

Méthode naturelle et apprentissages

La méthode naturelle de lecture-écriture

Est-ce une méthode ?

Faut-il employer ce mot ? Nous ne l'utiliserons qu'en référence à C. Freinet qui avait qualifié sa propre pratique ainsi (1).

On peut la définir comme un ensemble de situations de communication, de production d'écrits, de lecture, authentiques mises en place par l'enseignant à travers la vie d'une classe coopérative, en réseau avec d'autres classes et en liaison avec d'autres acteurs sociaux du monde qui nous entoure :

- pour mettre l'enfant en contact avec toutes les lectures qu'il est susceptible de rencontrer dans la vie, tous les types d'écrits qu'il est susceptible de produire ;
- en installant des situations d'analyse des différents types d'écrits rencontrés, pour mieux en connaître le fonctionnement et ainsi mieux les maîtriser ;
- en utilisant des approches techniques différentes adaptées, favorisant cette maîtrise.

Ce qui est plus communément appelé MNL (méthode naturelle de lecture) est très réducteur. En effet il s'agit de la simple séquence technique au cours de laquelle le maître favorise les analyses, prises d'indices, stockages... au sein du

groupe classe. Elle n'est qu'une des composantes de la globalité des moyens complémentaires et indissociables que nous mettons en œuvre dans nos classes pour la conquête permanente du lire-écrire à tout âge.

Les enseignants « Freinet » pratiquant la méthode naturelle de lecture-écriture n'apprennent pas à lire, ils donnent matière à lire, raison de lire.

Ils n'apprennent pas à écrire, ils favorisent et permettent l'écrit en répondant aux besoins. Écrire est un outil pour communiquer, pour s'exprimer.

Pour nous, cet apprentissage commence très tôt et ne s'arrête jamais. De ce fait, il ne peut y avoir qu'une méthode naturelle d'apprentissage du lire-écrire, comme du reste.

Lire et écrire sont indissociables

Les enseignants « Freinet » pratiquant la MNLE (méthode naturelle de lecture-écriture) placent volontairement l'enfant en situation intellectuelle de recherche, toujours en éveil, mettant en relation ce qu'il voit ici et ce qu'il connaît déjà et réajustant sans cesse son savoir. Tout cela au sein d'un groupe où le débat le conduit et l'aide à ce réajustement permanent. Cette situation de recherche donnant toujours la priorité au sens s'appuie sur des images graphiques (orthographe comprise) qui sont aussi du code. Si bien que dès le départ, alors

qu'on s'attache au sens, le code a sa part d'importance qui va aller croissante. Toutes ces démarches sont renforcées par l'acte complémentaire de production d'écrit, qui n'est pas alors réduit au statut d'exercice.

La part du maître

Il fait un choix politique par rapport au lire-écrire :

- en installant des situations de communication, donc de lecture et d'écriture multiples dans un contexte coopératif ;
- en autorisant l'application du droit à la différence, et en défendant l'unicité de l'enfant.

Il fait un choix pédagogique :

- en permettant les différentes vitesses d'apprentissage et différentes périodes de démarrage ;
- en prenant en compte le vécu, l'histoire personnelle de l'enfant.

Ce sont ici des raisons du rejet de l'emploi systématique de tout manuel utilisé de façon collective quel qu'il soit et quel que soit son type de contenu.

On n'apprend pas tous dans le même ordre :

- souvent en pédagogie Freinet, on a l'air d'inverser les travaux par rapport aux traditions de lecture :

* par exemple au niveau des points de repérage tels que le graphisme, la ponctuation, les signes grammaticaux, les signes de conjugaison... qui sont pour nous essentiels,

aides, indices de sens non perturbants et à ce titre utilisés dès le départ ;

* par exemple avec la combinatoire venant en fin de CP après une pratique abondante du lire-écrire ;

* par exemple en prenant en compte les groupes de souffle, empans... comme critère de compréhension à la place du mot.

En conclusion

L'école doit cesser de détruire le besoin naturel de lire et d'écrire en imposant l'apprentissage par des artifices, créant par là-même une ségrégation sociale due au fait que certains se plieront et d'autres non aux règles imposées par des « méthodes » souvent vides de sens et pour tous en même temps.

Sont développées dans ces pages les lignes de force de la méthode naturelle de lecture-écriture, ses fondements, et simplement évoquées les situations pédagogiques qui permettent de la mettre en œuvre (1).

Plusieurs points sont essentiels pour s'approprier son savoir lire-écrire :

- être placé en situation de quête permanente ;
- avoir sa place dans un groupe coopératif ;
- avoir la possibilité de partir de son vécu.

*D'après Nicole Bizieau et
Danièle De Keyser*

(1) C. Freinet, *Méthode naturelle de lecture*, Œuvres pédagogiques, Tome II, Éd. du Seuil.

(2) Lire :

– *La Méthode naturelle de lecture-écriture*, Le Nouvel Éducateur, n° 75.

– *Lire-écrire IV*, Éditions ICEM. Secrétariat ICEM, 18, rue Sarrazin 44000 Nantes.

Méthode naturelle et arts plastiques

« Donner à l'enfant papier, crayons et couleurs et le laisser faire , ce serait opérer comme une maman qui dirait : j'enferme mon enfant dans une chambre et je le laisse parler librement... »

A un certain stade, l'individu s'approprie par imitation, observation ou lecture l'expérience des autres, expérience passée ou présente. Mais cette appropriation se fait sur la base et en fonction de l'expérience personnelle qui continue à orienter le tâtonnement, qui en est diversifié et accéléré... (1). »

« En pédagogie Freinet, nous refusons de former des enfants “consommateurs”.

Consommateurs des valeurs et de la culture socio-politique en place.

Nous savons tous qu'éduquer à la créativité, c'est éduquer à la liberté. Qu'il n'y a pas d'activité ou de discipline plus noble que d'autres, mais que notre part de maître est celle d'enclencheurs de créativité, que ce soit en français, en maths, en sciences, en langues, en musique, en éducation physique, en dessin...

L'expression libre apparaît, dans cette globalité de notre enseignement, comme le pilier et le moteur de cet épanouissement des êtres, vers lequel nous tendons.

C'est une expression réelle du corps et de l'esprit qui met en jeu toute la vie affective et imaginaire de l'être créateur, la main n'étant que l'outil de transmission. L'expression libre ne doit pas être injustement considérée ni comme un laisser-faire ni comme une action démagogique de la part de l'enseignant qui offre ce choix à ses élèves.

Ces idées fausses persistent encore par ignorance ou par volonté d'ignorer une méthode naturelle qui dérange parce que non programmable et non codifiée.

Mais ce choix délibéré des maîtres demande exigence, recherche, analyse et créativité. Ce n'est pas un gadget pédagogique qui s'improvise pour boucler son emploi du temps.



L'expression libre nécessite déjà :
 – de susciter une ambiance aidante, d'écoute, d'acceptation ;
 – d'assumer et de reconnaître toutes sortes d'expressions qui en découleront ;
 – de faire preuve d'une disponibilité importante et d'ouverture d'esprit ;
 – d'aider chaque enfant dans l'exploration de sa mémoire et de son imaginaire, dans la matérialisation plastique de ses pensées, de le guider dans ses apprentissages et ses décisions techniques ;
 – de l'amener déjà à accepter cette image de soi, puis à la communiquer au groupe classe ;
 – de seconder les plus insécurisés, de conseiller les plus malhabiles.

Et puis, et j'aurais sans doute dû commencer par ce point précis, car c'est hélas trop souvent nécessaire actuellement : apprendre à beaucoup ce qu'est l'expression libre, le plaisir et l'épanouissement qu'elle peut apporter, les différentes façons de s'y prendre. »

Janine Poillot

Un outil important : le bloc d'essais

« Le bloc d'essais est un outil permanent et indispensable. L'enfant y met le fruit de ses tâtonnements, de ses recherches, de ses projets, de ses premiers essais. C'est le recueil de son expression spontanée personnelle. Utilisé pendant les temps libres ou de travail individualisé, ce bloc, qui existe au même titre que le carnet de croquis chez tout artiste, est le confident, la partie cachée de l'iceberg, la plus importante.

Il est rempli d'essais multiples, de recherches personnelles et d'idées pouvant engendrer échanges, discussions, débats si l'on souhaite présenter son travail au groupe classe.

De ces échanges naît, si le besoin s'en fait sentir, un travail ultérieur

dans telle ou telle direction. Ce qui amène dans un second stade :

– à se poser des questions en prise directe avec la production proposée ;
 – à mener des recherches, individuelles ou de groupe, sur une idée commune ;
 – à s'approprier le patrimoine artistique, culturel, en relation avec l'idée initiale. De cette démarche naît la richesse. Nous sommes là en situation de déblocage vis-à-vis de la création. Il arrive qu'on aboutisse à une véritable expression profonde, lorsqu'on fouille en soi et qu'on fait émerger les idées : on est alors en situation de création authentique. »

Nicole Bizieau

Le bloc de dessins est le premier outil, indispensable. Mais la pratique des arts plastiques doit dépasser celle du dessin libre et permettre l'expérimentation des matériaux, techniques, outils, formes, couleurs, etc. pour ouvrir le champ de l'expression artistique. Nous ne pouvons développer ici, faute de place.

Qu'est-ce qu'on veut faire avec des enfants ?

« Il existe des démarches fondamentales qui président à la construction de tout être humain. Contrarier ces démarches ou croire que le temps accordé aux activités créatrices est du temps volé aux leçons et aux devoirs... c'est le mutiler. »

M. Berteloot

« Qu'est-ce qu'on veut faire avec des enfants ? Ce n'est pas essayer d'en faire des artistes, c'est essayer d'en faire des enfants qui aient des moyens d'expression et qui réussissent avec les arts plastiques à s'exprimer volontiers et avec plaisir. »

M.-H. Larminat,

Atelier des enfants

au Centre G.-Pompidou.

(1) C. Freinet, *La Méthode naturelle*, Œuvres pédagogiques, Éd. du Seuil.

La méthode naturelle de mathématiques

On nous demande souvent ce que nous entendons par méthode naturelle de mathématiques, et ce qui nous différencie d'autres approches de l'enseignement des mathématiques. Pour tenter de l'exprimer, sans pour autant prétendre à une définition, nous pouvons d'abord établir un parallèle avec ce qui se passe dans une classe Freinet en français.

Bien-sûr, on remarquera que si on essaie le plus souvent d'inscrire le texte libre dans le réel par sa valorisation (imprimerie, illustration, traitement de textes...) et sa communication (livres, journaux, affiches...), le plaisir des maths et de la recherche sont les seuls moteurs en méthode naturelle de mathématiques. Au point où en est notre pratique, il semble que cela suffise, mais il n'est pas interdit de tenter l'expérience de mettre les créations en valeur, de publier les résultats des recherches, de les communiquer à des correspondants.

Mathématiques naturelles et calcul vivant

On confond souvent ces deux approches. Il nous semble important de clarifier.

En calcul vivant, on part du concret pour résoudre un problème concret. Mais le calcul vivant est intrinsèquement limité, parce qu'il est fait pour résoudre un problème particulier, ce qui empêche de généraliser et surtout d'aller voir ailleurs, de poursuivre des pistes divergentes, d'autres idées. La recherche cesse quand le problème est résolu.

Le calcul vivant est bien lié au calcul.

A partir des créations mathématiques, la discussion s'inscrit d'emblée dans l'abstrait. On manipule des objets mathématiques dépouillés de l'affectivité qui entoure les objets du calcul vivant, on manipule des idées, des concepts.

La méthode naturelle de mathématiques agit dans le domaine des mathématiques.

Il faut savoir qu'il existe du faux calcul vivant : des situations « concrètes » qu'on fabrique selon les nécessités du programme (on n'a pas sous la main des situations de vie permanentes, ni pour toutes les notions du programme) et qui remplissent la plupart du temps les manuels du commerce. Ces fausses situations concrètes :

- ne s'inscrivent pas dans la vie de la classe : il n'y a donc plus d'enjeu de résolution ;
- ne permettent donc pas de mobiliser les désirs, de susciter la recherche ;
- ne permettent pas de dégager des lois, car toute généralisation ne peut apparaître qu'au bout d'un ensemble d'expériences.

Notre pratique

- Pour ne pas couper l'école de la vie, il faut accueillir les situations de calcul vivant qui surgissent dans les nécessités de vie de la classe.
- La méthode naturelle de mathématiques, pratiquée quotidiennement, a besoin des situations de calcul vivant pour appliquer au réel les lois découvertes dans les débats, au cours des créations.
- Le calcul vivant est donc inclus dans la méthode naturelle de mathématiques. Il est indispensable et incontournable, mais son aspect sporadique et limité fait qu'on ne peut s'en contenter.

- Une mise en place d'exercices de renforcement, lorsqu'une notion est acquise, est nécessaire... sans illusion exagérée sur leur efficacité.

Monique Quertier, Rémi Jacquet

Lire : *Apprentissages mathématiques naturels chez les petits*, Le Nouvel Éducateur n° 54, décembre 1993.

La méthode naturelle et le corps

Pour que le développement du corps soit l'une des conditions de l'apprentissage, L'EPS, trop souvent centré sur la performance, ne suffit pas, il faut une autre approche plus fondamentale : l'éducation corporelle, qui permettra à l'enfant de modifier ses relations à l'environnement.

Quels objectifs pour une éducation corporelle ?

- Développer les capacités perceptives, pour permettre les prises d'informations qui permettront à l'enfant d'agir sur l'environnement.
- On pourrait penser que le développement des sens se fait naturellement. C'était partiellement vrai autrefois. Mais nous savons bien que les enfants issus des HLM, les petits campagnards même, rivés de plus en plus devant le petit écran, les uns et les autres bousculés par la course permanente des parents, bénéficient de moins en moins des expériences naturelles qui développent ces capacités. Écouter, sentir, ressentir, goûter et même regarder... sont des compétences dont il faut prendre conscience et qu'il faut développer.

- Développer les capacités d'expression et de communication.

« *Il en va du corps comme du langage : un corps expressif est un corps chargé de vocabulaire dont on maîtrise le sens et la profondeur.* »

Béatrice Foucteau

Apprendre par son corps, Cahiers pédagogiques n° 288, novembre 1990.

Lire : *Apprendre son corps, apprendre par son corps*, Le Nouvel Éducateur n° 76, février 1996.

Se connaître, maîtriser son comportement corporel, savoir adapter son comportement au milieu, s'« autoréguler » sont les bases d'une expression libre et consciente si importante pour les enfants et les adultes.

- Offrir le pouvoir de l'action.

Agir sur le milieu, sur les êtres ou sur les objets (sur le monde). Cette capacité découle bien sûr des deux précédentes, mais on pourrait en ajouter d'autres, plus fonctionnelles, comme courir, sauter, grimper, attaquer et se défendre, lancer... sans oublier les capacités de motricité fine (utiles aux apprentissages « intellectuels » comme tracer, découper, coller...) qui font partie également, même si on les développe aussi à d'autres moments, de l'éducation corporelle.

Il paraît donc souhaitable, à chaque fois que les conditions le permettent, d'emmener les enfants hors l'école, dans la campagne, dans la forêt, dans les parcs des villes même. Ils redécouvriront, pour peu qu'on le leur permette, nombre d'activités naturelles.

L'écrit, un outil de pensée

La question centrale en ce qui concerne la lecture et l'écriture apparaît bien comme celle du statut reconnu à l'écrit. La pensée dominante s'acharne toujours à en faire un substitut de l'oral présenté comme la forme spontanée de la langue. Ce photocentrisme ambiant réduit en permanence l'écrit à n'être d'abord qu'un système de notation. La question est pourtant de savoir si l'écrit est langage et non simplement codage ou déchiffrement, c'est-à-dire en quoi il est l'instrument d'un certain nombre d'opérations intellectuelles spécifiques, l'outil de formes particulières de pensée, de modes de traitement de l'expérience, le langage nécessaire à l'exercice d'une raison graphique (1) comme on dit du langage mathématique qu'il permet inséparablement de concevoir, d'exprimer et de communiquer une pensée mathématique. L'écrit oblige à penser ce qu'on ne saurait dire sans son usage. Autrement dit, on peut toujours créer des équivalences entre l'écrit et l'oral, il n'existera jamais d'identité, seulement des adaptations comme on en ferait si l'on voulait exprimer ce que l'on ressent d'un tableau avec des notes de musique ou mettre en scène un roman. On peut certes toujours prononcer cette première phrase de Proust: « *Longtemps je me suis couché de bonne heure* » (nous en avons, d'ailleurs, chacun produit des centaines sur ce

modèle dans nos conversations ordinaires), il n'existe pour autant aucune situation où les premiers mots échangés entre deux individus qui ne se sont jamais rencontrés et ignorent tout l'un de l'autre puissent être ceux-là. Cette phrase, elle n'est qu'écrite au sens où elle ne peut être conçue comme *incipit* que par l'usage dialogique global que permet l'écrit. Apprendre à lire, apprendre à écrire, c'est donc, pour l'enfant, apprendre une nouvelle forme de pensée que rend possible un langage nouveau, irréductible à la forme orale qu'il connaît déjà. La difficulté n'est jamais d'ordre technique (des langages, l'enfant en a déjà appris plusieurs et dans des conditions plus précaires), la difficulté est dans la situation qui rend nécessaire et autorise de penser autrement, de penser autre chose, d'avoir recours à un nouveau langage pour travailler l'expérience et en faire jaillir de nouveaux modèles (2), plus généraux, plus puissants (3). On comprend que la classe sociale dominante hésite à donner à ceux qu'elle opprime la maîtrise d'un nouveau langage, celui de la raison graphique, qui rend possible l'activité théorique, cette théorisation dont elle se réserve, à travers ses intellectuels, l'usage exclusif pour dispenser du sens. On comprend que le conservatisme pédagogique remplisse scrupuleusement sa fonction de domestication des milieux populaires en affirmant que l'écrit est un double de l'oral, que tout est d'abord affaire de transcription grapho-phonologique, qu'il n'y a aucune spécificité de la raison graphique, que la pensée se conçoit à l'oral et qu'écrire, c'est coucher du déjà élaboré sur du papier moyennant le respect d'un registre langagier plus soutenu... On comprend tout cela.

Et Freinet qui vient parler de méthode naturelle ! On ne dira jamais assez combien cette épithète est subversive dans

sa revendication de simplicité, car ce qui est naturel à l'enfant, a-t-on coutume de dire, c'est l'oral. L'écrit, ce serait autre chose, du fabriqué, du social, et c'est pourquoi il serait nécessaire de l'enseigner. Mesure-t-on assez ce que masque de domination sociale une telle position ? C'est en enseignant l'écrit qu'on espère l'empêcher d'être cet outil de pensée dont la généralisation sociale fait peur ; en ne l'enseignant pas n'importe comment, en enseignant un système de correspondance, un prétendu mécanisme de lecture et d'écriture qui permettrait de passer de l'oral à l'écrit et de l'écrit à l'oral comme entre deux formes identiques à la différence matérielle du support. On changerait simplement de médium, pas de pensée. Et encore moins de production, de système, de raison. Parler alors de méthode naturelle, c'est affirmer que l'écrit doit être l'objet d'un apprentissage linguistique comme les autres et qu'il faut donc se préoccuper à son sujet des conditions de tout apprentissage linguistique, conditions qui n'ont rien à voir avec des règles de transcription. Les continuateurs de Freinet sont dans cette voie, naturelle.

Le principe de transcription préside également à l'enseignement de l'écriture. Ce qui se conçoit bien s'énoncerait donc clairement et les mots pour le dire... Aussi a-t-on coutume d'enseigner l'art de la rédaction à travers cette séquence : réunir ses idées, faire un plan, rédiger, réviser. Ce qui affirme par défaut que la production d'idées est assurément antérieure à l'écriture, qu'elle se fait « dans la tête » avec les mots de l'oral et non « sur le papier » avec les mots de l'écrit. Que ne ferait-on pas pour cacher que l'écrit est l'outil spécifique d'un autre mode de pensée spécifique, celui de la raison graphique ? Pourtant, ce que l'on observe (4) aujourd'hui de l'écriture experte témoigne



d'une tout autre réalité : globalement, l'écrivain, le journaliste, l'auteur d'article ou de rapport produit en moyenne autour de 300 mots définitifs écrits par heure sur un sujet qu'il connaît bien et dont il parlerait intarissablement à 1000 mots/heure. A la résolution de quel problème est donc utilisé ce temps plus de 3 fois supérieur quand on sait que ce n'est pas la durée physique de la graphie qui est en cause ? Penser dans l'écrit, c'est faire advenir ce qui ne peut exister sans lui. Ce n'est alors ni plus lent ni plus rapide, c'est autre chose, et dans le processus et dans le produit. On voit les traces de ce travail dans les opérations spécifiques de l'écriture que sont suppressions, remplacements, déplacements et ajouts en milieu de texte lorsque celui-ci se gonfle entre son début et sa fin. Presque un tiers des mots posés sur la feuille en disparaîtront avant l'achèvement. Il est indispensable de s'interroger sur le rôle de ces mots qui sont restés juste le temps de rendre le texte possible. C'est comme s'ils avaient été nécessaires à l'auteur pour penser, mais différents de ceux qu'il juge nécessaires pour son lecteur. *« Il faut écrire ce qui sera éliminé pour écrire ce qui ne le sera pas. Imprévisiblement, mais inévitablement, la création de l'encore inconnu passe par le négatif, le désordre, le leurre. »* (5) On peut faire l'hypothèse que la proportion de ces mots supprimés et de ces insertions dans le corps du texte témoignent de l'empoignade avec le matériau écrit dans ce qu'il a de spécifique et qui produit une autre « raison » que celle de l'oral. C'est sans doute le meilleur révélateur de l'écriture dans ce qui l'oppose à la simple transcription.

Et Freinet qui vient parler de texte libre ! Que de reproches n'auront pas encore été dits par tous les domesticateurs ordinaires. Cette absence de contraintes ne serait pas formatrice... Nous avons comparé le processus d'écriture de près de 600 textes selon que leur sujet était

libre ou imposé (6). Sur cette seule différence, les textes à sujet libre provoquent une activité beaucoup plus intense que ceux à sujet imposé, environ 25 % supplémentaires de suppressions et de travail dans le corps du texte. A l'inverse, les textes à sujet imposé augmentent par la fin, un mot après l'autre, avec peu de retours en arrière, de remords ou de substitutions comme si les choses étaient jouées avant d'être transcrites. Le fait de les écrire les remet peu en cause. Cette absence apparente de contraintes formelles (on peut dire ce que l'on veut...) qu'offre le sujet voulu par l'auteur provoque donc un travail beaucoup plus intense que ne le fait la rédaction d'un sujet imposé. En fait, dans le texte libre, ce qui est libre, ce n'est pas le point de départ (le prétexte) mais le point d'arrivée et c'est à l'écriture de le découvrir. Cette situation correspond au souci de travailler une expérience avec de l'écrit afin d'en faire émerger une signification qui n'existerait pas sans ce travail d'écriture. Écrire pour y voir plus clair en soi et dans le monde... A écouter ce que disent les écrivains de leur travail, on peut affirmer qu'il n'y a d'écriture que si le texte permet d'aller là où on ne sait pas encore qu'il conduit : *« Eh bien, lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouvent en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont, en quelque sorte, se cristalliser. Et, tout de suite, un premier constat : c'est que l'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écriture, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci, et résulte, non pas du conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est*

infiniment plus riche que l'intention. » (7) Au-delà de toutes les raisons souvent avancées qui ont à voir avec l'affectivité, la pratique du texte libre garantit la rencontre de ce qu'il y a de plus technique et de plus contraignant dans le dur métier d'écrire.

Ainsi en ce qui concerne l'écrit, Freinet touche deux fois juste, en lecture et en écriture. Je ne crois pourtant pas à son intuition ou à son génie. Ce qu'il propose découle simplement d'une réflexion rigoureuse sur l'éducation. Il est sans doute celui qui, en ce siècle, aura poussé le plus loin l'analyse concrète des relations entre les pratiques pédagogiques et les luttes sociales : que serait une école du peuple, et non cette école pour le peuple que la défaite de la Commune a permis à la bourgeoisie d'instaurer afin de fermer, de l'aveu même de Jules Ferry « l'ère des révolutions » ? Le Freinet du texte libre et de la méthode naturelle, c'est décidément le même qui, avec ses amis du groupe Octobre, se proposait de réaliser un film populaire sur la brochure « Salaires, prix et profit » de Marx...

Avril 1996 - Jean Foucambert
Chercheur à l'INRP
Association française pour la lecture

(1) Pour reprendre ici l'appellation qu'en propose J. Goody.

(2) cf. Vygotsky : « L'écrit est l'algèbre du langage. »

(3) cf. André Stil : « Écrire, c'est creuser l'exception jusqu'à la règle. »

(4) cf. le logiciel Genèse du texte produit par l'AFL grâce auquel a été développée la recherche dont je tire ces informations.

(5) Jean Levaillant. Peut-on d'ailleurs trouver meilleure définition de l'apprentissage, de tout apprentissage, et particulièrement de l'apprentissage de la production d'écrit ?

(6) Ce critère est déjà très réducteur par rapport à la définition du texte libre. Et pourtant...

(7) Claude Simon

QUESTION

Les enfants sont revenus
leur souffle de plume
façonne encore nos doigts.

Les enfants m'ont raconté les heures
courbés sur les coquillages
l'œuf de cristal et de bouton d'or
une poursuite d'écureuils
comme une écharpe de fête
autour du tronc réveillé...

« Pourquoi êtes-vous poète ? »
m'a-t-il demandé du haut de ses sept ans
grave et déjà magnifique.

Les mots m'ont manqué :
qu'auriez-vous répondu ?
Quel arbre planter dans ce cœur de printemps
quels friselis du lac
quelle perle de soleil
quelle conférence d'oiseaux ?

Les enfants m'ont demandé
de faire de la poésie
avec eux jusqu'à minuit.

... TRACÉE SUR LE SABLE

Minuscules pépites s'allument
dans les frémissements du tapis :
l'âme secrète ainsi son miel.

Apprécie ta chance de n'être rien
le désir reste en toi plus fort
que la connaissance.

Poète
et cavalier des mots
qu'il sait tenir en bride.
La poésie ne craint pas
de se battre à voix nue.

Le travail de nuit
est interminable
l'intérieur, âpre gouffre !

J'aime
tes paroles vraies
que n'affectent pas les fièvres.
J'aime
tes mots qui hésitent
à proximité des cimes.

RÉPONDRE

Farouche main
que ces serpents d'écume
sur nos caps ébranlés.

Sous l'épiderme grumeleux du fleuve
un vent d'acier
éprouve nos maisons.

Quelles peurs enfouissent encore des hivers
sous la chaude langue de terre
si habile aux semaisons ?

Qui nous fera croire
que tant de borborygmes
fomentent des bonheurs nouveaux ?

Vois, sous la poignée de cuivre
la légère cuvette de bois
cuirassée de traces :

des paumes agiles
franchissent
le livre ouvert.

Eternelle jeunesse
de l'aiguillon.

La vie, multiple racine !

... L'INFUSION DANS LE GRAND RIRE

Notre étoile de hasard
loge
en les plis du temps
et quelquefois scintille sur le bord du chemin
où nos souliers s'embourbent.

Il n'est d'autre puits
que soi-même.

Un désert
suinte
des fenêtres
des millions
de grains
de fenêtres
érigent le miracle.

Ça et là
quelques pierres
creusent une chaleur.

Ce qui fait irruption
fait naufrage à nos rêves.
Tant d'impatiences lèvent
sur les laves du geste.

Ce que me dit Mathieu...

Texte inédit avril 96

Paul Badin

Poète, professeur de lettres,
Coordonnateur Poésie-écriture
au Rectorat de Nantes.
Responsable des Mardis
de la Poésie à Angers.